

A.J. PAYET

LA BRIGADE DES
ENQUÊTES OBSCURES

La mélodie des calcinés

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042525668

Dépôt légal : mars 2026

« À Nathalie, mon amour... »

« Le mal ne meurt jamais, il change seulement de visage. »

Prologue

La pluie s'abattait sur les hauts de Saint-Louis, dans le sud de l'île, comme une malédiction. Des trombes d'eau dévalaient les ravines en furie, arrachaient les bananiers, tordaient les plants de cannes jusqu'à leurs racines. Le vent mugissait dans les pentes volcaniques comme une armée invisible, charriant des rafales lourdes d'embruns.

On aurait dit un cyclone d'été, de ceux qui ravageaient la colonie, laissant derrière eux cadavres d'animaux et cases effondrées.

Dans ce chaos, une silhouette de tôle se découpait à peine dans la brume : un vieux hangar de plantation, oublié au milieu des champs noyés. Ses murs rouillés geignaient sous la tempête, les tôles vibraient comme les cordes d'un tambour de maloya¹ malmené par des mains colériques. Autour, le sol n'était plus qu'une mer de boue noire, où ruisselaient des filets visqueux mêlés de canne brisée.

À l'intérieur, l'air était épais, saturé d'humidité et de suie. La lumière vacillante d'une lampe à pétrole découpait les ombres sur les planches pourries.

Assis au centre, le commissaire Isidore Turpin ne bougeait plus. Sa vareuse d'uniforme, détrempée, collait à son torse. Ses bras étaient noués dans son dos, les poignets entaillés par des cordes rêches, ainsi que ses chevilles, elles aussi entravées. Une lourde chaîne enserrait sa poitrine, l'épinglant à la

1 Genre musical majeur de l'île de La Réunion, à la fois danse, chant et musique. Cet ensemble musical fut apporté par les Africains et les Malgaches réduits à l'état d'esclaves dans les plantations de l'île. Par le biais de cette musique, ils mettaient en scène des cérémonies destinées à honorer leurs ancêtres.

chaise comme un crucifié sans croix. Son képi gisait au sol, couvert de boue.

La pluie martelait le toit dans un vacarme assourdissant. Mais, au cœur de ce déluge, un autre son revenait, sec, implacable : le cliquetis d'un métal qu'on traîne sur le sol.

Isidore releva la tête.

Quelque chose approchait.

Une silhouette floue se dessina. Une robe blanche. Des pas lents. La chaîne se déroulait de ses mains, maillon après maillon, avec une régularité funèbre. Le bruit emplissait toute la pièce, comme le tic-tac d'une montre maudite.

— C'est... le Tisaneur qui vous envoie... murmura Isidore, la voix brisée par le froid et la peur.

La silhouette ne répondit pas. Elle avançait, inexorable, telle une prêtresse des anciens rites.

Puis vint l'odeur.

Forte. Pénétrante. Mortelle.

Le pétrole s'infiltrait dans l'air, imprégnait les vêtements, garnissait les poumons. La tension se fit palpable, presque solide.

Un souffle. Un craquement. Le feu jaillit.

Les flammes coururent sur le sol imbibé, s'enroulèrent autour du malheureux, s'élevèrent en spirales voraces. Le hangar devint une fournaise.

Isidore hurla. Il se débattit ; les chaînes raclèrent le sol, les cordes mordirent sa chair.

Il ne pouvait rien. Le feu l'encerclait.

La chaleur tordait l'air. Sa peau cuisait. Ses poumons imploraient.

Et dans ce brasier, la silhouette en blanc demeurait immobile.

Muette. Implacable. Comme une prêtresse rendant justice.

Les murs se gondolaient, le toit gémissait, les gouttes de pluie s'évaporaient avant même de toucher le sol. Et dans ce vacarme, Isidore n'entendait plus qu'une chose : le cliquetis obsédant de la chaîne.

*

La pluie tombait dru. Épaisse. Féroce.

Elle lacérait la nuit en filets glacés, s'écrasant sur les tôles et noyant les champs de canne, comme si la terre elle-même voulait disparaître. Chaque rafale fouettait les filaos, tordait les palmes dans un craquement sec, presque humain.

La silhouette qui, quelques instants plus tôt, portait une robe blanche, sortit du hangar en flammes. Désormais recouverte d'une longue cape grise, la capuche rabattue sur la tête, elle s'arracha à l'incendie. Le rougeoiement derrière elle se refléta un instant dans la boue avant d'être avalé par le déluge.

La pluie martelait ses épaules, mais ne semblait pas l'atteindre. Sa pelisse détrempée collait à ses membres, et pourtant sa démarche restait aérienne, irréelle, comme si ses pieds nus glissaient à la surface de la boue au lieu de s'y enfoncer.

Un fiacre l'attendait plus loin, enlisée jusqu'aux essieux. La bâche sombre claquait au vent comme une voile déchirée. Sur le siège, figé sous le ruissellement, un cocher demeurait droit, impassible. On ne distinguait de son visage que ses yeux : deux fentes claires qui ne clignaient pas, fixées sur la silhouette qui approchait.

Un éclair déchira la nuit.

Alors seulement, la forme massive d'un vieil homme se révéla à l'intérieur du fiacre. Grand, sec, la barbe blanche plaquée contre son manteau trempé. Entre ses doigts osseux, il tenait une lampe à huile dont la flamme vacillait mais ne s'éteignait pas, comme si elle défiait la tempête. La lumière jaunâtre sculptait son profil sévère et les ombres anguleuses des boiseries.

La silhouette capuchonnée s'arrêta devant la portière.

Un silence épais les enveloppa, seulement brisé par le tonnerre qui roulait au-dessus des ravines.

Sa voix, féminine, s'éleva, mais le son était grave, sépulcral :

— Il a compris... Il sait que c'est vous, le Tisaneur... qui êtes derrière tout ça.

La pluie redoubla, mais ses mots flottaient encore, lourds comme une malédiction.

Le vieillard ne broncha pas. Sa voix, basse et vibrante, avait la certitude d'un homme qui traite avec l'invisible :

— Qu'il sache. Peu importe. Le plan doit suivre son cours. Mon associé veut que son cas soit réglé rapidement.

Sous la capuche, la femme demeurait immobile. Ses traits semblaient avoir disparu dans l'ombre ; il ne restait qu'un gouffre béant d'où suintait cette voix.

— Alors... qu'il en soit ainsi, souffla-t-elle, son timbre glacé effleurant la nuque du vieillard comme une caresse de spectre.

Un éclair illumina la scène : ses pieds nus maculés de boue, ses doigts livides et griffus crispés sur le pan de sa cape. Elle n'était plus vraiment de chair.

Le Tisaneur sortit un revolver noir et le tendit sans un mot.

— Achève-le !

La main humide, cadavérique, de la femme se referma dessus avec avidité. Puis, déjà, elle s'effaçait dans la nuit, engloutie par la pluie, comme si elle n'avait jamais existé.

Le tonnerre gronda. Le fiacre noir s'ébranla dans les bourrasques.

Bonjour Bourbon...

*Neuf mois plus tard, île Bourbon,
mai 1860, vendredi*

Augustino Turpin émergea lentement de la brume matinale, ses bottes frappant le bois usé et gorgé d'eau de la proue du bateau qui faisait face au vieux ponton du port de Saint-Denis, la capitale de l'île de la Réunion. La brise maritime, tiède et salée, caressait son visage, tandis que le roulis des vagues cognant les coques formait une basse sourde. Des macouas², mêlés à quelques pailles en queues³, planaient au-dessus de la rade, leurs ailes bleues, blanches et noires traversant l'air humide comme des éclats de verre. Ils accompagnaient, indifférents, l'agitation des quais.

Ce fut l'air lourd, saturé de sel, de sucre brûlé et de fleurs tropicales, qui l'envahit en premier. Un parfum qu'il avait toujours associé à l'île, mais qui, ce matin, lui parut étrange, presque hostile, comme chargé d'un souvenir qu'on ne voulait pas réveiller. Un souvenir de ceux qui, l'été dernier encore, s'étaient précipités dans les rues pour fuir le choléra, leur dernier cri emporté par le vent du port.

Derrière lui, l'océan Indien s'étendait, vaste et impitoyable, jusqu'à se fondre dans un ciel éclatant. Devant, la ville s'éveillait dans une rumeur contenue. Les montagnes abruptes, d'un vert sombre, ceignaient la rade et fermaient la vue, piégeant Saint-Denis entre mer et ravines. Sur leurs flancs, des cicatrices claires marquaient encore les violentes rafales du grand cyclone de 1858, qui avait balayé cases, palmiers et toitures comme des jouets. Deux ans plus tard, la pierre neuve

2 Mouette endémique de l'île de la Réunion.

3 Ou Phaéton, oiseau des mers, emblématique de l'île de la Réunion.

et la tôle rapiécée juraient encore à chaque coin de rue. Les bâtiments avaient été reconstruits dans la hâte, sans égard pour l'harmonie. Loin des lignes droites de Paris, ici, chaque structure semblait lutter contre l'humidité et l'étouffement.

Il inspira profondément. Le goût amer du sel se mêlait à autre chose : une odeur âcre, âpre, de désinfectant et de suie. Le flot de sueur et de craintes n'avait pas quitté l'île, comme si l'épidémie de choléra n'était pas encore tout à fait partie, une malédiction qui s'accrochait aux voiles des navires et à la peau des nouveaux arrivants.

Près d'un hangar, des affiches jaunies battant au vent humide clamaient :

« Défense de débarquer sans autorisation – Risque de contagion ».

Là, onze mois s'étaient écoulés depuis le passage du choléra, la terrible épidémie qui avait emporté plus de deux mille sept cents âmes à travers l'île. Et cette peur rôdait encore, incrustée dans les gestes, dans les regards. Une vieille femme serrait son foulard sur son visage en croisant les passagers. Des dockers s'écartaient instinctivement, comme si tout nouvel arrivant pouvait encore porter la mort ramenée par la mer. Mais la peur n'était pas la seule trace du fléau. Le procès qui suivit avait secoué l'île entière : on avait accusé les autorités du port et les armateurs d'un navire venu d'Afrique d'avoir laissé débarquer des malades sans quarantaine. La presse locale avait crié à la négligence, le peuple à la trahison. Des noms avaient circulé, des planteurs, des négociants, des notables. Puis, le silence. Faute de preuves, ou plutôt, étouffées par des mains puissantes, tous furent innocentés. Depuis, la rancune grondait encore, tapie sous les apparences policées des bals et des messes dominicales.

Augustino savait qu'il n'aurait pas dû mettre pied à terre ici. Tout navire venant de l'extérieur devait d'ordinaire passer par le Lazaret de la Grande Chaloupe, plus loin vers l'ouest, pour la quarantaine. Mais ce matin, le navire avait accosté directement sur le vieux ponton de Saint-Denis, un fait exceptionnel, difficile à expliquer.

Il n'était pas seul à descendre. Autour de lui, des passagers bien mis, négociants, administrateurs coloniaux, épouses alourdies de bijoux et de châles empesés, s'avançaient fièrement sur les planches mouillées, suivis de domestiques portant des malles estampillées de cachets dorés, comme si la maladie elle-même devait s'incliner devant la richesse.

Passe-droit ? Privilège ?

Sans doute. Et s'il se trouvait parmi eux, c'était peut-être grâce à cela. Une pensée qui le serra plus que l'air lourd, plus que la chaleur.

Les quais grouillaient. Torses nus, des hommes à la peau sombre couraient sur les planches, pliés sous le poids des sacs de sucre. Certains étaient des affranchis créoles, les « Kaf »⁴, comme on les appelait, silhouettes usées par le labeur, leurs regards portaient encore l'ombre des chaînes disparues. À côté d'eux, des travailleurs indiens, les « Malbars »⁵, comme on les appelait ici, s'activaient en silence. Pieds nus dans la boue, le pagne retroussé jusqu'aux genoux, ils chargeaient tonneaux et ballots, sous l'œil sévère des contremaîtres créoles, dont les ordres avaient le ton sec de l'ancien esclavagisme.

Arrivés en masse depuis l'abolition de l'esclavage, ces hommes venus de Pondichéry ou de Madras avaient remplacé, à bas prix, la main-d'œuvre perdue après l'abolition. On les disait dociles, faits pour le travail des champs, mais Augustino percevait dans leurs yeux la même fatigue que chez les anciens esclaves : une lassitude muette, une liberté qui n'avait jamais vraiment pris racine. Ce n'était pas un regard libre. Ce n'était pas un regard de révolte. C'était un regard de survie.

Sous son haut-de-forme noir et sa redingote sombre, Augustino contrastait violemment avec ce tumulte. Sa silhouette de dandy parisien, gilet à revers et plastron immaculé, attirait les regards autant qu'elle les irritait. Mélange de curiosité, de méfiance, parfois de rancune, il se sentait observé comme un

4 Personne originaire de Cafrerie, région d'Afrique australe. Entrez dans le langage créole réunionnais, en désignant l'ensemble des personnes noires issues de l'esclavagisme.

5 Nom donné, souvent de manière péjorative, aux engagés venus de la côte de Malabar en Inde, par extension aux engagés d'origine indienne.